

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lettres françaises

Pierre Jeancard and Jean-Guy Pilon

Volume 11, Number 6, November–December 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jeancard, P. & Pilon, J.-G. (1969). Lettres françaises. *Liberté*, 11(6), 105–108.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Lettres françaises

La « Saga » de Sagan

D'abord, Françoise Sagan est laide. De son dernier accident de voiture, elle a gardé une longue cicatrice sur le visage. Elle s'habille n'importe comment et ne se coiffe à peu près jamais.

Ce sont là choses désagréables mais qu'il faut dire si on veut faire comprendre le mythe Sagan, le mystère Sagan, le snobisme Sagan et l'envoûtement qu'elle exerce indiscutablement sur son public.

Directe, indifférente à la publicité (elle n'en a pas besoin), sophistiquée par manque de sophistication, Sagan a sa « Saga » dont elle ne peut se passer. Son ex-mari, Bob Westoff, que ne la quitte plus depuis leur divorce, joue les réceptionnistes, les maîtres d'hôtel, plus exactement les « hôtesse ».

C'est lui qui propose l'indispensable scotch de la tribu, place un disque sur l'électrophone et soutient, quand il le faut, avec l'accent américain, un embryon de conversation. De tout le clan (Chazot, un autre ancien mari, Pompidou et divers danseurs et péronnelles), c'est certainement le plus sympathique.

L'ennui avec cet ensemble très St-Tropez, très « café-society », c'est que leurs attitudes, leurs propos, leurs réactions, tout sonne faux. On vit dans un monde à part qui se prétend intellectuel à la manière des minettes incultes et des éphèbes de location qui hantent Saint-Germain-des-Prés.

Objectivement, comme disent les camarades Staliniens, impossible d'y croire.

* * *

— Françoise Sagan, vous ne pensez pas que vos personnages sont toujours un peu trop riches ?

Pause. Puis, d'une voix saccadée qui avale la moitié des syllabes :

— Ce sont les gens que je connais. Je ne vais pas raconter des histoires d'ouvriers ou de receveurs d'autobus. Je ne les connais pas.

— Les pauvres ne vous intéressent pas ? Je vous croyais de gauche ?

Très sèchement :

— Aucun rapport. On peut être de gauche (d'ailleurs, qu'est-ce que ça veut dire ?) sans porter intérêt au paupérisme militant. La gauche, d'ailleurs, c'est un état d'esprit.

Bien sûr, Françoise Sagan signera des manifestes, comme Sartre, comme Simone de Beauvoir, comme toute « l'intelligentsia » de luxe qui pleure sur la Grèce baïonnée — à condition de pouvoir continuer à y aller en vacances —, sur les étudiants espagnols torturés — à condition de ne pas se faire priver de visas par Franco —, sur la Tchécoslovaquie envahie — à condition de demeurer en bons termes avec l'Ambassade soviétique et de continuer à percevoir, à l'occasion des grandes dates de la Révolution d'Octobre, sa ration de caviar et de vodka.

Mon intention n'est pas de faire preuve ici d'une sévérité robespierrienne à l'égard d'un petit monde étrange qui lit Marcuse — ou le prétend — et déclare la guerre à la société de consommation mais seulement pour les autres. Je n'ai pour but que d'essayer de faire comprendre pourquoi la littérature saganesque est de plus en plus détestable. Elle ne prend pas ses racines dans le réel, mais dans le falsifié, le déformé et le dépravé.

Bien sûr, au départ, dans l'oeuvre d'une débutante de dix-neuf ans (c'est à « Bonjour tristesse » que je pense) il y avait un souffle de fraîcheur à peine vicié par un côté « petit-bourgeois » qui perçait déjà. Mais la lecture, quinze ans plus tard, du dernier « best-seller » de cette très ancienne jeune fille (cela s'appelle : « *Un peu de soleil dans l'eau froide* ») est insupportable et ridicule comme le sont les mimiques d'un pédéraste de soixante ans qui continue à jouer les petites filles.

— Est-ce vrai que c'est le roman qui vous a donné le plus de mal ?

Les paupières battent, le fume-cigarette tremble entre les lèvres sèches, les mains se croisent comme il faut. Souriante, elle murmure :

— Sans aucun doute. D'abord, il est plus long que les autres. Et puis, je vieillis : c'est bien plus facile d'écrire à vingt ans qu'à trente ans. On se vide peu à peu.

Il est bien vrai que Madame Sagan paraît « vidée ». Elle

écrit, au fond, toujours le même roman : il ne se passe rien et les personnages sont désintégrés. On boit du whisky, on couche ensemble, on se tue même parfois, toujours en s'ennuyant, mais les hommes ne sont pas tout à fait des hommes et les femmes plus tout à fait des femmes. Le héros saganien est asexué.

Je ne connais pas un écrivain doué d'aussi peu d'imagination que Sagan. Ses décors ne changent jamais où que se situe l'action : à Paris, en Province, à Hollywood même. Ses personnages se retrouvent dans toutes ses oeuvres : il y a le monsieur d'une quarantaine d'années, riche, intelligent et distingué, la femme d'une trentaine d'années, riche, intelligente et à la recherche de sensations nouvelles, le jeune homme d'une vingtaine d'années moins riche et moins intelligent que le monsieur de quarante ans à qui il ressemblera un jour après avoir beaucoup péché avec les précédents.

Parfois, l'auteur, dans un vaste effort de renouvellement, supprime l'un de ses personnages habituels et n'en conserve que deux. C'est le cas dans « *Un peu de soleil dans l'eau froide*... » (titre extrait d'un poème d'Eluard) où on a répudié le jeune homme. C'est, sans doute, pour cela que Françoise Sagan assure que c'est le livre qui lui a donné le plus de mal.

Si on devait porter un jugement d'ensemble sur la « Saga » de Sagan (une saga à trois personnages, ce qui fait pauvre), on pourrait reprendre une formule utilisée naguère par le Général de Gaulle à propos de discours politiques : « Salade, salade, salade... »

Il faut pourtant reconnaître à Françoise Sagan une qualité : elle n'est jamais tout à fait ennuyeuse, ce qui est rare actuellement. Mais, penser comme certains, que ses romans résisteront à l'usure parce que représentatifs d'une époque, cela revient à dire que notre époque est sans qualité, et cela je m'y refuse. Seul le cercle étroit dans lequel s'enferme Mme Sagan peut être considéré comme inutile et dépourvu d'intérêt. Cette brave personne, quand on y réfléchit, tient, aujourd'hui, la même place que les chers et ridicules frères Delly au début de ce siècle. Ni plus, ni moins. Comme l'indique le « Dictionnaire des littératures », si indulgent pourtant : « Cette oeuvre limite son objet à la narration de banales aventures sentimentales et est dépourvue de valeur littéraire proprement dite ». *Ite, missa est.*

Désaccord

Je ne connais pas Madame Sagan et n'ai aucun désir de la rencontrer ou de l'interviewer. Mais j'ai lu tous ses livres moins un, j'ai vu toutes ses pièces de théâtre : c'est un auteur dont je sais bien la grande fragilité mais dont j'apprécie aussi l'esprit.

J'ai lu également le dernier roman de Françoise Sagan et je ne suis pas d'accord avec le jugement que porte notre camarade Pierre Jeancard, quand il dit que le monde de Sagan ne change jamais d'un livre à un autre. Or justement, avec « *Un peu de soleil dans l'eau froide* », ce monde change.

En effet, 1) le principal personnage masculin Gilles, est journaliste, il travaille celui-là, et il n'est pas spécialement fortuné, au contraire ; 2) le principal personnage féminin est une femme de province qui témoigne d'une très grande pureté et qui se perdra non seulement parce que son amant l'amène à vivre dans un monde sophistiqué, mais surtout parce que l'amour auquel elle s'est vouée entièrement ne sera pas à la hauteur de ses espérances ; 3) dans ce dernier roman il se passe précisément quelque chose d'assez nouveau dans l'univers romanesque de Françoise Sagan : la remontée vers la vie, une sorte de salut par la femme ; 4) les personnages désintégrés dont parle Pierre Jeancard sont présents, oui, mais ils servent de repoussoir en quelque sorte à des personnages simples et touchants, naïfs, un peu ridicules parfois comme ce notaire de Limoges et sa femme.

Bien loin d'être une répétition, ce livre me paraît être un nouveau tremplin.

JEAN-GUY PILON